Claudie Durand

Une autre histoire de famille

roman

1. Enfance, quand tu nous tiens !

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Une autre histoire *de famille*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Durand, Claudie, 1948-
Une autre histoire de famille
Sommaire : t. 1. Enfance, quand tu nous tiens !
ISBN 978-2-89585-587-3 (vol. 1)
I. Durand, Claudie, 1948- . Enfance, quand tu nous tiens ! II. Titre.
III. Titre : Enfance, quand tu nous tiens !
PS8607.U715A97 2014 C843'.6 C2014-941580-X
PS9607.U715A97 2014

© 2014 Les Éditeurs réunis (LÉR).
Image de couverture : Shutterstock, Africa Studio

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr

Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada
Dépôt légal : 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Claudie Durand

Une autre histoire de famille

1. Enfance, quand tu nous tiens !

LES ÉDITEURS RÉUNIS

À mes enfants Geneviève et Jean-François
et à mon mari, avec tout mon amour.

Chapitre 1

La fillette de sept ans avait remis son sort entre les mains de son institutrice.

Elle l'aimait «d'amour», se plaisait-elle à dire.

N'avait-elle pas écrit ces mots un jour pour la décrire dans une dissertation ? «Elle est tellement belle, drôle, douce et instruite, et je la trouve intéressante…

«J'aime mère Cécilia.»

Néanmoins, un peu plus tard, l'enfant avait découvert une autre facette de la personnalité de celle qui lui enseignait.

Et, ce jour-là, elle avait déchanté.

Elle avait d'abord été dégoûtée par sa colère et sa violence envers deux jeunes.

Puis elle s'était sentie complètement leurrée quand le visage à deux faces avait frappé son amie parce que celle-ci avait fait pipi par terre.

Beurk !

Le vendredi où la religieuse avait lancé des ciseaux sur le mur du fond de la classe avait été le dernier jour où elle avait vu mère Cécilia…

Par la suite, on avait raconté que cette dernière avait été internée pour une grave dépression.

L'adulte se rappelait ce chagrin d'amour et cette profonde désillusion.

* * *

Dix-sept heures, l'heure aveuglante ! Justine roulait sur l'autoroute vers l'ouest. En cette fin d'après-midi automnal, le coucher de soleil s'éternisait et ça rendait le retour du travail laborieux. Malgré ses verres fumés et le pare-soleil de sa Toyota, elle devait constamment plisser les yeux pour suivre le trafic. Tout le monde avançait lentement, car on distinguait mal la couleur des feux de circulation.

En ce début de novembre, l'automne persistait à vous faire goûter sa douce fraîcheur dans des couleurs éclatantes. Une saison si magnifique que Justine regrettait d'avoir écoulé ses derniers jours de vacances lors de la canicule du mois d'août.

Pendant les longues pauses, elle sortait sa tête par la fenêtre. Cheveux au vent, elle voulait changer d'air, se déconnecter du travail et se brancher sur la soirée à venir. Cette femme de quarante ans rencontrait un prétendant ce soir, une première depuis un bon moment. Ce rendez-vous galant en plein mardi soir la plongeait même dans une certaine ivresse. Elle revivait l'enthousiasme de ses vingt ans.

Ses pensées se bousculaient. Elle songeait notamment à la journée qui venait de se terminer. Elle est une infirmière qui donne des soins à domicile, et il y a de ces journées où elle échangerait son boulot contre n'importe quel travail de

paperasse. Pas toujours facile de soigner des êtres humains aussi souffrants…

Cet après-midi, par exemple, elle avait évalué une nouvelle patiente : Louise, cancer du sein avec métastases, phase préterminale, pronostic de quelques mois. La quarantaine comme elle, divorcée, une fille, Chloé. Présente lors de la rencontre, la belle grande adolescente avait surveillé les moindres faits et gestes de Justine.

Louise avait besoin de pansements et d'injections chaque jour. Ne pouvant plus se déplacer seule, elle avait demandé l'aide des infirmières du Centre local de services communautaires, le CLSC. Parce que c'était son secteur de travail, Justine l'avait visitée. Le hasard !

— Dis-moi *tu*, avait suggéré Louise dès les premières secondes. Le *vous*, ça me gêne. Je pense qu'on est du même âge, je me trompe ?

Depuis quelques minutes, cette phrase résonnait dans la tête de la conductrice. « Dis-moi *tu*… Dis-moi *tu*… » Particulièrement aujourd'hui, Justine se sentait tellement favorisée ! L'émotion suscitée par les paroles de Louise créait un contraste désolant avec sa propre joie de vivre. Il faut parfois être amputé de toute sensibilité pour faire ce travail, se dit-elle, touchée par la gravité du cas et l'âge de sa patiente.

Elle aussi désirait le *tu*. Pourtant, elle savait très bien que cela impliquerait une dimension plus amicale. Elle risquait

de se prendre la tête à deux mains le jour où il faudrait dire adieu à sa patiente lors de son départ pour un centre spécialisé en soins palliatifs. Ou, pire, lorsque Louise partirait tout court…

D'autres phrases lui revenaient en mémoire, notamment celles de son nouveau béguin. « As-tu le goût de prendre un café, lui avait demandé Pierre, pour qu'on puisse bavarder un peu plus ? Histoire de se connaître, quoi ! Tiens, on pourrait marcher en ville pour profiter encore de la saison. »

Depuis cette invitation, deux jours plus tôt, le cerveau de Justine s'amusait à lui envoyer des messages de toutes sortes : C'est seulement un rendez-vous pour jaser. Je ne suis pas obligée de lui raconter ma vie, ni d'entrer dans des confidences intimes. Puis : Il est gentil et intéressant. De nos jours, ça ne se fait plus, des bons gars comme ça. Beau, en plus ! Il doit bien y avoir un problème. Et un peu plus tard : Ça doit être un autre intello. Il est préférable que je garde mes distances pour l'instant. D'ailleurs, c'est ce que j'aurais dû faire avec François. Ma vie aurait peut-être été moins compliquée.

Malgré toutes ces tergiversations, force lui était de constater qu'elle avait hâte. Justine était de plus en plus impatiente d'arriver à la maison pour se refaire une beauté.

En acceptant la promenade avec Pierre, Justine rompait avec ses belles résolutions, notamment celle de ne fréquenter que des copains. Jusqu'à maintenant, elle avait rejeté d'emblée les romantiques et les hommes sérieux ou engageants.

Déjà deux ans qu'elle s'était rétablie de sa grande peine d'amour et de son divorce. Du même coup, elle avait cessé de boire du vin toute seule dans son salon pendant que les enfants dormaient à l'étage. En ces temps difficiles, elle avait essayé bien inconsciemment d'accepter l'inacceptable.

Elle était devenue sobre et sa vie avait repris « du bon sens », comme aurait dit sa mère. Depuis ce temps, trois copains s'étaient pointés dans sa vie… trois hommes très différents de François. Mais Justine ne voulait plus « retomber » amoureuse.

Un jour, elle s'était dit : Fini, les beaux intellos ! Fini, les hommes qui se posent trop de questions ! Fini, les tourmentés ! Ce serait beaucoup plus simple avec un Roger Bontemps, même si c'est un peu moins agréable pour causer. Jusqu'à ce jour, elle n'avait pas changé d'opinion. Aussi fréquentait-elle des hommes moins compliqués. Et c'était bien comme ça !

Tiens ! Le dernier des trois était un gars charmant, plombier de métier, un joggeur qui se vantait de n'avoir jamais lu un livre en entier. Tout le contraire d'elle qui dévore les bouquins à la tonne.

Un jour où ils prenaient un café, Justine lui avait raconté sa journée en utilisant le mot *hypothèse* pour expliciter un détail. Sur un ton humoristique, il l'avait traitée de « snobinette aux grands mots ». Il ne connaissait tout simplement pas la signification du terme. Elle avait trouvé cette différence accommodante. Puis, malgré tout le plaisir de leurs rapprochements,

elle avait su que cet homme ne conviendrait jamais. Elle ne partageait ni ses goûts, ni sa culture, ni son mode de vie.

Pourquoi avait-elle accepté cette sortie avec Pierre ce soir ? Pourquoi avait-elle consenti à aller se balader avec cet homme qui l'attirait ? Elle désirait peut-être, un jour, trouver quelqu'un qui partagerait ses valeurs et ses goûts. Néanmoins, elle se promit aussitôt de ne pas se laisser déranger par ce beau mâle. Sa paix d'esprit était trop précieuse. D'ailleurs, elle écarterait ce prétendant à la moindre difficulté.

Justine parvint à destination vers dix-sept heures trente. En traversant la véranda, elle se dit qu'elle aimait encore cette maison de ville. Elle l'avait choisie avec François dans cette rue tranquille pour élever les enfants. Fatiguée et ébouriffée, elle rentra les bras chargés de son sac à lunch vide, du courrier du jour, de ses clés, ses lunettes et son chandail. Elle constata que le répondeur téléphonique clignotait. Des appréhensions l'effleurèrent immédiatement : Pourvu qu'il ne change pas le programme ! réfléchit-elle en pensant à Pierre. Et j'espère que les enfants ne me feront pas faux bond.

Sans perdre un instant, elle s'assit pour écouter les messages.

— Allô, Justine ! C'est Monique ! Je veux te dire que tu as eu une excellente idée de nous faire garder tes jeunes. Tes trois marmots sont, après Marie, bien sûr ! les enfants les plus merveilleux que je connaisse. Je m'ennuyais d'eux. Ce soir, on forme une belle bande avec Phil qui nous offre la pizza et le cinéma maison. Après les devoirs, bien sûr ! Les enfants

m'ont confié que tu faisais une sortie spéciale ! Wow ! Écoute, sois bien à l'aise si tu ne veux pas en parler… Bon ! En fait, je t'appelle pour que tu ne t'inquiètes pas et pour te confirmer qu'on te ramène tes mousses demain, en fin d'après-midi, comme prévu. Je te souhaite une bonne soirée. *Ciao !*

Monique, la sœur de François, et son mari Philippe forment un couple avec qui Justine et François avaient partagé de nombreuses activités dans le passé. Surtout les fins de semaine, avec ou sans les enfants. Ils avaient aussi fait quelques voyages ensemble. Que de beaux souvenirs ! Rires, confidences, complicité et nombreux repas bien arrosés. Un flot d'images joyeuses submergeaient Justine.

Malgré les nombreux coups de téléphone de sa belle-sœur, Justine ne la fréquentait presque plus depuis la séparation. Elle la rappelait seulement par politesse et ne cherchait plus à entretenir cette chaleureuse amitié qui, paradoxalement, la déprimait en la ramenant dans son passé.

Les enfants, par contre, s'ennuyaient de leur tante préférée et de leur oncle adoré. Leur père étant en voyage tout l'automne, ils avaient insisté pour se faire garder chez Monique et Phil. Justine avait fini par céder. Elle avait vraiment besoin de cette soirée et d'une journée de repos. De plus, Brigitte méritait un petit congé, avait-elle estimé en pensant à sa fille aînée.

Ce soir, Justine se sentait si légère qu'elle en vint à croire que la page était enfin tournée sur ses inquiétudes et états

d'âme mélancoliques. Après tout, ses enfants Brigitte, Paul et Olivier étaient si heureux dans la famille de François !

Justine se versa un grand verre d'eau Perrier dans lequel elle ajouta une tranche de lime et des glaçons. Cette recette était infaillible pour étancher sa soif. Deux ans auparavant, elle avait souffert d'une autre sorte de soif. Elle avait plutôt bu pour la détente. Boire du vin était devenu son lot quotidien. L'exercice avait fini par devenir une béquille dérangeante, et le liquide, un trouble-fête sournois, déroutant, puissant. Elle avait dû en faire son deuil.

Fière de sa vie aujourd'hui beaucoup plus saine, elle leva son verre et s'exclama tout haut, pour elle-même : « Santé ! »

Rien qu'à la pensée de se mettre sur son trente et un pour aller bavarder avec un beau prof de français, elle avait le sourire aux lèvres. Elle se mit à fredonner : « Au clair de la lune, mon ami Pierrot… »

Soudain, Justine se vit de toute sa longueur dans le grand miroir du salon. Pour ses quarante ans, elle était assez bien proportionnée et tout à fait présentable. Cinq pieds quatre, cent vingt livres, elle était bénie d'avoir encore son poids de jeune fille et sa silhouette délicate.

Elle se félicita de sa coupe de cheveux conventionnelle : mi-longue et droite, si simple à coiffer dans ce tourbillon où les enfants et le travail prenaient tellement de place. Ses taches de rousseur et ses lèvres minces lui déplaisaient un peu,

mais elle aimait bien ses yeux bleus, expressifs et vivants. Quel contraste, quand elle songeait à son regard éteint d'un passé pas si lointain !

Se rapprochant un peu plus du miroir, elle repéra quelques cheveux blancs encore épars. Elle y vit la maturité et la sagesse acquises douloureusement dans une tranche de vie d'une autre époque.

Elle repensa à Pierre. Il était le genre col roulé marine. Elle porterait donc son nouveau chandail de laine « tweedée » bleue récemment acheté chez Simons en récompense de « bonne mère, bonne infirmière, pas de *chum*, pas de folies ». Elle méritait bien ça ! « Cette manie d'avoir autant de chandails ! » disait sa mère quand Justine habitait encore la maison paternelle, avant son mariage. S'adressant au ciel, elle lança : « Je n'ai pas changé, *mom,* comme tu peux voir ! »

Déjà trois ans que ses parents étaient partis pour le grand voyage. Une mauvaise rencontre avec un orignal dans le parc des Laurentides. Depuis ce jour, dans certains moments de vulnérabilité, Justine, l'aînée des enfants Renaud, s'adressait à leur esprit en regardant le ciel. Elle ne doutait aucunement de la réception de ses communications. Il lui arrivait même de penser que, dans l'au-delà, ils avaient entendu son cri de détresse, deux ans plus tôt, lorsqu'elle avait avoué sa dépendance aux petits verres de vin.

Il restait un dernier message sur le répondeur. Un autre bip, probablement, songea-t-elle. Depuis la tirade de Monique,

elle ne percevait que des bips. Ayant de la difficulté à entendre le son de l'appareil, elle se rapprocha et monta le volume. Elle discerna tout à coup une sorte de grésillement, un murmure… S'agissait-il d'un appel d'outre-mer ? François ?

Son ex-mari était actuellement sur son voilier avec deux amis. Ils avaient entrepris un tour des Amériques et navigueraient pendant plusieurs mois. Après trois semaines, elle n'avait reçu aucune nouvelle. Elle ne s'inquiétait pas pour autant, car ils étaient encore dans les délais prévus.

— Ne vous alarmez pas avant un mois, avait conseillé François.

Chaque fois qu'elle pensait à son ex-mari et à cette foutue expédition, Justine ressentait une certaine ambiguïté. Elle ne savait pas si elle lui en voulait de l'avoir laissée seule à Québec avec les enfants ou si elle devait être fière de cette réalisation hors du commun. Peu d'humains étaient capables de traverser le triangle des Bermudes en voilier et de filer jusqu'à la pointe de l'Amérique du Sud. François, ce François qu'elle avait tant aimé, son mari, son ex, osait tenter le diable, lui. « Tu parles d'une idée de se lancer dans une aventure pareille, marmonna-t-elle. J'espère seulement qu'il n'a pas de problèmes. »

Ayant entendu un message voilé par des bruits de fond, elle sentit soudain ses jambes faiblir et son cœur s'emballer. Énervée, elle échappa son sac à lunch ; tous les petits plats s'éparpillèrent au beau milieu de la cuisine. Laissant tout en plan, elle

rembobina le message et monta le volume au plus haut niveau en murmurant : « S'il te plaît, François, pas ce soir ! »

La voix sur le répondeur devint perceptible : « Madame Renaud, ici la Garde côtière des Caraïbes. (Silence.) Nous sommes à la recherche du bateau *Le Galet bleu*. (Silence.) Comme M. François Chénier fait partie de l'équipage, nous sommes tenus de vous aviser de la situation. (Silence.) Cette politique est de routine et nous vous prions de ne pas vous inquiéter pour le moment. (Silence.) Généralement, nous sommes en mesure de repérer facilement les bateaux dans les heures suivant une tempête. (Silence.) Un de nos préposés vous tiendra au courant de tout développement après chaque tranche de vingt-quatre heures, normalement à la tombée du jour. (Silence.) Au revoir et à demain, madame Renaud. »

Justine demeura debout, pétrifiée, l'appareil collé à son oreille, incapable de réagir. Puis elle cria : « Attendre vingt-quatre heures, rien que ça ! »

Elle avait le souvenir de certaines attentes de vingt-quatre heures âprement longues. Au début de sa sobriété, deux ans plus tôt, on lui avait répété de s'abstenir de consommer une journée à la fois, de se concentrer sur le moment présent. Hier était passé et demain n'était pas encore arrivé ! Simple, non ? Vingt-quatre heures à la fois, en effet, c'était bien suffisant.

Déçue, ébranlée, se demandant comment reprendre ses esprits, Justine se promenait d'une pièce à l'autre comme un lion en cage. Elle marchait, s'arrêtait, s'assoyait, réfléchissait

le regard dans le vide, se relevait puis repartait à toute vitesse. « C'est bien moi, ça ! » gémit-elle. Recevoir un coup de téléphone au sujet de mon ex qui est mal pris à l'autre bout du monde alors que je me prépare à m'amuser un peu. Si ça continue, je n'aurai même pas le temps de me calmer avant l'arrivée de Pierre. Y a-t-il une seule chose que je puisse faire pour François ? Je m'énerve peut-être pour rien ? Et s'il fallait qu'il soit vraiment en danger ?

Pour Justine, l'instant présent se résuma en un besoin profond de fuir la réalité. Elle voulait être n'importe où, sauf là. Stop ! Pas de panique ! Elle essaya de se calmer. Continuant d'évaluer la situation, elle ramassa, nettoya et classa ses plats méticuleusement pour mieux les empiler dans l'armoire. Soudain, elle pensa aux enfants. Toute dépitée, elle maugréa à voix basse : « Doucement ! Il faut leur dire doucement… Papa est peut-être perdu en mer… cette mer qu'il aime tant… Ou dans sa maudite aventure ! » Pauvre François ! La nouvelle ferait-elle les manchettes à la télé ou à la radio ?

Suivit un cri de découragement dans la cuisine : « Pourquoi ce soir ? Pourquoi maintenant ? »

Justine se remémora leur terrain d'entente et leur amitié depuis le divorce. Cela la réconfortait. Elle avait peur de perdre le père de ses enfants qu'elle affectionnait encore tendrement, malgré tout.

Elle n'arrivait pas à imaginer la suite des événements ni à retrouver ses esprits. Aussi, d'un geste spontané, ouvrit-elle

son armoire à boissons pour y chercher son philtre apaisant. Après avoir repéré des bouteilles d'eau minérale, des boissons gazeuses, des jus de fruits et de légumes, l'ancienne adepte du vin se rappela soudain son abstinence. Alors elle s'affala carrément sur le plancher du salon et pleura comme une Madeleine.

Elle s'en voulait d'avoir encore autant d'attachement pour son ex-mari. Pourtant, elle ne pouvait oublier son damné côté aventurier, trait de caractère qu'elle avait chéri au début de leur relation amoureuse. Maudite aventure ! Pourquoi fallait-il qu'un père de famille parte en mer pour relever un tel défi ? Quelle sorte d'homme avait-elle marié ? Tout son contraire. Elle avait tellement besoin de son cocon chaud, d'être proche de sa couvée. Qui plus est, elle étudiait soigneusement tout nouveau chemin avant de s'y hasarder, scrutait à la loupe toute nouvelle bouffe avant de l'ingurgiter. Que s'était-il donc passé pour qu'elle devienne aussi craintive et lui aussi intrépide ?

Comment les enfants prendraient-ils la nouvelle ? Brigitte, son adolescente de quatorze ans, réagirait sûrement. Saboterait-elle son prochain spectacle de chant ? Et Olivier, l'introverti de la famille, l'hyperresponsable malgré ses douze ans, compromettrait-il sa session d'automne au collège ? Paul, son petit dernier, recommencerait-il à faire des cauchemars et de l'insomnie ? Et elle ? Elle ? N'était-elle pas plus heureuse depuis quelque temps ? Ce bel automne n'avait-il été qu'une étincelle de paix dans le chaos des dernières années ?

Justine décida de rappeler sa belle-sœur pour y voir un peu plus clair. En bafouillant, elle raconta le message de la Garde côtière des Caraïbes. Sans hésiter, Monique rétorqua d'une voix chaleureuse :

— Oh là là ! Doucement, ma chouette. Ce n'est pas la première fois qu'on s'inquiète de François, toi et moi. Rappelle-toi !

— Et les enfants ? pleurnicha Justine.

— Les enfants ?

— Faut-il leur en parler tout de suite ?

— Oui, bien sûr qu'il faut leur en parler. Je m'en charge. Avec Philippe, on trouvera les bons mots sans appuyer sur le bouton de panique.

— Mais qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Ce qu'il faut que tu fasses ? Prendre soin de toi, sortir avec quelqu'un de gentil…, te détendre. Aujourd'hui, on ne bouge pas. Demain, on verra ! Je ne pense pas qu'on puisse faire mieux que la Garde côtière. Pas ce soir, du moins ! Avec ce qu'ils ont dit, il faut attendre, Justine. Promets-moi de te reposer. On a encore du temps devant nous, tu sais, on commence à avoir de l'expérience avec tous ces voyages. Te souviens-tu de nos nuits blanches ? On en a brûlé, des calories à s'inquiéter pour rien. En tout cas, pour presque rien…

De toute évidence, Monique faisait allusion à cette expédition en voilier dans le Grand Nord durant laquelle François et son coéquipier avaient souffert d'une forte fièvre. Justine et la famille avaient dû envoyer un remorqueur pour les ramener à bon port. Sans secours, les deux marins auraient pu succomber à une pneumonie. Tout juste après la naissance de Paul. Tellement de souvenirs partagés au sein de sa belle-famille !

En raccrochant, Justine leva la tête au ciel pour la seconde fois en une demi-heure et s'écria : « Maman, papa ! À l'aide ! »

Doucement, les larmes montèrent ; elles coulèrent abondamment, entrecoupées de sanglots. Dans la cuisine, assise sur une chaise droite, les coudes sur la table et la tête entre les mains, Justine pleura sans retenue. Tout s'entremêlait dans sa tête, dans son cœur. La colère, l'angoisse et la confusion l'envahissaient lorsqu'elle s'imaginait veuve avec ses trois orphelins. En même temps, elle regrettait celui dont elle avait été si fière quelques années auparavant. Son marin ! Se mouchant, elle fixa agressivement le répondeur téléphonique comme s'il était responsable de son malheur. À cet instant, la sonnette de la porte résonna.

Éberluée, Justine regarda sa montre ; elle fut surprise de l'heure. Se rappelant tout à coup son rendez-vous avec Pierre, elle se sentit défaillir. Elle le décevrait sûrement ! Au deuxième coup de sonnette, elle obéit à un vieux réflexe de séduction et courut s'examiner dans le miroir de la salle de bain.

Elle crut s'évanouir tant l'image était désastreuse. Elle ne savait pas trop si elle ressemblait à une femme dépressive ou enivrée, ou plutôt à un personnage dramatique de Shakespeare, les yeux rougis par les larmes et les joues noircies par le mascara qui dégoulinait. Avec stupeur, Pierre découvrirait une détraquée de la pire espèce, pleine de problèmes psychologiques.

Le troisième coup de sonnette la galvanisa. Elle nettoya les ravages du mascara et épongea ses yeux larmoyants. Elle tenta de se convaincre que la transparence était une très belle qualité chez l'être humain. De fait, elle s'était juré d'être fidèle à elle-même en toute circonstance. Pierre pouvait penser ce qu'il voudrait. Elle refusait de fausser la donne.

— Est-ce possible d'avoir l'air aussi folle ? demanda-t-elle au miroir.

Face au silence, elle ajouta d'un ton résolu :

— Au diable la performance et la perfection ! Allons ouvrir…

Quelques secondes plus tard, elle lança au visiteur :

— Entre, Pierre ! Euh… excuse-moi ! Je n'ai pas eu assez de temps pour me préparer à sortir. J'ai reçu un appel déconcertant. En ce moment, je suis encore sonnée et j'ai de la difficulté à réfléchir. Pauvre toi ! Ce téléphone tombe vraiment mal. Je suis désolée. Je n'ai même pas eu la présence d'esprit d'annuler notre soirée.

Pierre comprit tout de suite qu'un drame se jouait dans la vie de Justine.

Il avait rencontré cette femme à cinq ou six reprises à des cours et lors d'un souper d'amis. Le souvenir de son visage élégant n'avait aucune commune mesure avec celui qu'il avait vu en entrant dans la maison.

Disparue l'image de la femme aux yeux empreints de douceur, aux cheveux noués en queue de cheval, aux boucles d'oreilles discrètes, arborant veston sur jeans ajustés ! Dernièrement, il s'était même demandé si elle jouait la snob avec son allure proprette d'ancienne couventine.

Il avait tenté d'en savoir un peu plus à son sujet en contactant une connaissance mutuelle, une psychologue, la grande Suzanne. Cette dernière, Justine et lui s'étaient connus lors de séminaires de croissance. Tous trois avaient rencontré des problèmes similaires, à savoir séparation, solitude mal gérée et difficultés à reprendre pied après un divorce. La proximité et le partage de leurs vécus pendant les sessions les avaient rapprochés en créant des liens de confiance. « Simple, fine, articulée ! avait répondu Suzanne. Cependant, je ne suis pas certaine qu'elle soit prête à vivre une relation stable. Il ne faut pas que tu sois pressé, mon chéri. Retiens tes ardeurs parce que la Justine ne s'engagera pas si facilement, selon moi. »

À l'évidence, Suzanne avait cherché à les protéger tous les deux. « En plus, comme toi, elle a la garde de ses trois enfants. Donc elle est très occupée. Tu sais très bien de quoi

il en retourne.» Elle avait gentiment ajouté : «Moi, je veux seulement t'aider à te brancher sur la réalité pour t'éviter une autre déception. Tu sais, ta Justine, je pense qu'elle a encore peur de s'engager.»

Pierre avait laissé argent dans un premier divorce, argent ainsi qu'idéalisme dans un second. Il comprenait très bien que quelqu'un ait peur de l'engagement. Les peines d'amour et les souffrances morales, je connais bien ! se disait-il.

Après ses échecs matrimoniaux, il avait suivi une thérapie individuelle. En complément, dans la dernière année, avide de tout connaître, il avait lu une quinzaine de livres sur la croissance personnelle. Il ne voulait plus souffrir. Il désirait toujours être en couple, mais pas à n'importe quel prix. Il rêvait d'un couple sain. Il avait donc lâché prise et demandait humblement à la vie de lui présenter la perle rare. En attendant, il acceptait sa solitude de bon cœur.

À quarante-deux ans, il savait pertinemment que sa vraie nature s'imposerait un jour et que le vrai Pierre trouverait la vie bien longue sans une femme à aimer. Il était simplement devenu un peu plus sage, plus prudent et déterminé à être heureux une fois pour toutes. Il ne voulait plus de relations amoureuses en montagnes russes, évoquant la passion avec ses hauts vertigineux et ses abysses douloureux. Aussi était-il plus sélectif dans ses rencontres et s'était-il promis de demeurer rationnel au début d'une nouvelle relation.

Pendant qu'il était planté devant la porte, attendant celle qui avait éveillé son désir d'une relation plus sérieuse, toutes ces pensées lui étaient revenues. Quand la porte s'ouvrit après qu'il eut sonné trois fois, elles se bousculèrent devant le tableau déconcertant qu'il découvrit : Est-ce bien la femme que j'ai invitée ? Pourquoi n'est-elle pas prête à sortir ? Me suis-je trompé de soir ?

Devant une telle détresse, il resta sur le palier en se demandant : Qu'essaie de me dire Justine ? Son discours frôle la logorrhée ! Il l'écouta attentivement pendant quelques minutes, ce qui lui permit de se remettre un peu de sa stupéfaction. Il chercha à en savoir plus :

— Tu sais, Justine, j'ai tout mon temps si tu veux placoter. Je devais sortir avec une belle fille ce soir, mais mon plan est tombé à l'eau ! Alors je suis libre…

Tiens ! Encore un gars qui veut parler de problèmes, pensa aussitôt Justine. Pas sûr que ce soit un bon début. Par contre, dans les circonstances… D'autant plus qu'il sent bon et a une belle voix… Et il est drôle, en plus !

L'attitude de cet homme qu'elle trouvait vigoureux et réfléchi l'apaisa immédiatement. Se souvenant de leurs discussions lors des cours de croissance, elle se sentit incapable de refuser la proposition et, contre toute attente, elle l'invita à entrer.

Partager son tourment avec quelqu'un était la première chose à faire pour en sortir, prêchaient les spécialistes en

croissance. Aussi simple que ça ! Si Pierre ne devenait pas son *chum*, il pourrait être son psy personnel. Ça commence bien ! songea Justine.

Elle s'entendit alors dire à Pierre :

— Bien, je ne sais pas si tu vas apprécier mon mélodrame, mais je peux au moins t'offrir un café. Ça me calmera peut-être. Pas un luxe, je t'assure !

Ce fut donc dans la cuisine, tous les deux attablés devant du café et des tartines au beurre d'arachide, que commença leur idylle. Dans quelle sorte d'histoire suis-je en train de m'embarquer ? se demandait Justine, passablement perturbée. « Il ne faut jamais chercher des solutions l'estomac vide », répondit une petite voix intérieure, tirée du grand livre de Lucille, sa sainte mère.

Pierre posait les questions ; Justine répondait. Elle parla surtout de François, de son départ, de son côté aventurier, du message de la Garde côtière. Elle décrivit l'habileté de son ex-mari sur les bateaux, sa force, son tempérament prudent. Elle raconta la mer, les tempêtes et les déchaînements foudroyants. Elle confia aussi ses propres peurs qui dataient de l'époque où elle avait navigué avec son capitaine de mari.

— N'a pas le pied marin qui veut ! dit-elle, pensant à certaines excursions difficiles.

L'écoutant attentivement, Pierre en profitait pour l'observer. Il la trouvait *sexy*, même dans sa façon de se moucher et

de remettre sa barrette dans ses cheveux désordonnés. S'étant fait la promesse d'être raisonnable au début d'une relation, Pierre était saisi d'une évidence : plus les minutes passaient, plus le rationnel ne fonctionnerait pas. C'était joué d'avance ! Il adorait cette femme. Dans quelques semaines, il parlerait de ces instants comme d'une hyper réaction chimique !

Cachant bien son trouble, il encourageait Justine de ses « ah bon ! » et de ses « ah oui ! ». Il croyait lui aussi au partage des émotions pour calmer l'anxiété. De plus, il n'était pas pressé de mettre fin à ce moment de communication intense, si rare dans sa vie actuelle. Il aimait les gens spontanés. Au diable les mondanités ! Elle est exquise dans son allure débraillée, conclut-il.

Au bout d'une heure, prenant conscience qu'elle s'était à peine informée de lui, Justine s'excusa et le remercia de son oreille attentive.

— Effectivement, je ne comprends vraiment pas cette impolitesse de ta part ! lui répondit Pierre d'un air taquin tout en ramassant la vaisselle et les miettes sur la table.

Les deux pouffèrent de rire.

Debout devant le comptoir, Pierre mentionna que, quoi qu'elle fasse, elle ne pourrait pas sauver François. Cette simple remarque réconforta Justine car elle savait très bien qu'elle avait tendance à vouloir sauver le monde, parfois même à ses propres dépens. Pierre ajouta qu'ensemble ils trouveraient

bien une façon d'en discuter avec les enfants et d'établir une stratégie pour en savoir davantage sur la situation de son ex.

Justine apprécia sa générosité et son ouverture d'esprit. Il était rare qu'un gars accepte de parler de l'ex-mari sans porter de jugement ! Elle souligna que cette situation était tout de même inhabituelle. Pour finir, elle n'eut aucune difficulté à se laisser convaincre d'aller faire une promenade en auto. Ils pourraient ainsi prolonger leur placotage, d'autant plus qu'elle était en congé le lendemain.

En quelques minutes, elle enfila des jeans et un vieux pull et se coiffa d'un bandeau. Elle s'examina dans le miroir et se trouva un peu plus présentable qu'en début de soirée. Elle sortit donc de sa chambre en souriant, son imper sur le bras et son sac en bandoulière.

L'attendant près de la porte, Pierre la trouva divinement belle.

Chapitre 2

La petite fille est couchée dans le champ de blé, près du grand chêne.

Elle s'ennuie.

Sa maman est avec les plus jeunes. Tout le monde avait l'air heureux quand elle est sortie de la maison.

Elle, elle se sent seule.

Son amie viendra peut-être la rejoindre, qui sait ?

Cette complice, un jour, l'avait sauvée de son ennui infini.

Cet après-midi d'été est tellement beau !

Elle hume l'air.

Elle choisit une brindille mûrie à point, parfaite.

Elle la contemple et la dépose dans sa bouche.

Elle y goûtera peut-être.

L'instant présent est devenu sublime, et l'ennui s'est envolé.

Parcelle d'éternité…

Les couleurs sont éclatantes, l'or du pré et le bleu du ciel, magnifiques.

L'odeur de la terre est celle de la vie.

La brise remue sa salopette rouge et sa chemise de coton blanche, qui chatouillent sa peau.

La chaleur du soleil l'a assouvie.

Ça chante dans son cœur.

Puis arrive une chenille sur sa sandale rouge.

La larve rampe et se fraie un chemin pour grimper sur sa jambe.

La petite crie : « Au secours, maman ! Maman ! »

Durant une longue minute, elle est paralysée de peur.

Elle lance son cri de nouveau, mais n'obtient pas de réponse.

Instant de profonde épouvante…

Bien sûr, elle a laissé tomber la brindille, et toutes les couleurs sont devenues ternes.

L'odeur l'oppresse.

L'horrible bestiole gagne du terrain sur sa jambe, maintenant.

La petite fille est terrorisée.

Elle aimerait retourner en arrière et sentir encore la chaleur du soleil, la brise.

Impossible ! La chenille velue ne la lâche pas d'une patte.

La petite est certaine que ce minou la dévorera.

Elle mourra, c'est sûr !

Elle ferme les yeux très fort et prie Jésus de la sauver.

Elle ouvre les yeux et voit la voisine qui accourt.

La chenille est désormais sur le sol.

Mme Côté l'a enlevée avec un bâtonnet.

La petite est soulagée. Elle ne mourra pas.

Elle est presque heureuse !

C'est la vie, si fragile !

Moments d'extrême douceur, moments tellement rêches !

L'adulte se souvenait encore de ces moments de terreur.

* * *

Jusqu'à l'âge de trente ans, Justine avait vécu harmonieusement dans un cocon protégé. Pendant son enfance, Louis, son père, lui évitait souvent les obstacles. Cet homme aimait son épouse et ses cinq filles d'un amour inconditionnel et les protégeait contre vents et marées. Il mettait toujours l'harmonie au foyer en priorité, pratiquant la patience, la tolérance envers les autres et la charité du bon Dieu.

Justine profitait énormément de ses largesses. Elle se rappelait que, toute jeune, elle avait connu des moments de grâce à plusieurs reprises, notamment lors des réunions de famille chez sa grand-mère. Son père avait une belle voix, sa grand-mère jouait du piano et on riait en chantant les refrains traditionnels.

L'existence de cette aînée de famille fut donc relativement facile. Il y eut l'enfance heureuse, les études, les bandes d'amis et l'éveil amoureux, la découverte de la littérature et du cinéma, les voyages en groupes et les boîtes à chansons. Enfin, aux abords de la vingtaine, la rencontre du grand amour, rien de moins ! Puis la vie de couple et la naissance des enfants.

À vingt-cinq ans, Justine idéalisait la famille et croyait posséder la recette du bonheur. Mariée à François au printemps 1974, elle donnait naissance à Brigitte dès leur premier anniversaire. Elle décida alors de travailler à mi-temps. Dans les années 1970, les infirmières qui devenaient mamans avaient la possibilité d'aménager un horaire de travail leur permettant de s'occuper de leurs enfants et de gagner un salaire intéressant. C'était l'époque du féminisme. Les femmes recherchaient leur autonomie tout en imitant les seuls modèles connus : leurs mères.

Justine et François, jeune avocat doué, trouvaient la situation idéale : côté travail, la mère à temps partiel et le père à temps plein ; côté famille, la mère à temps plein et le père à temps partiel.

Un an et demi après la naissance de Brigitte arrivait Olivier, et, en 1977, le cadet de la famille, prénommé Paul. Plus tard, lors d'une de ses nombreuses réflexions sur la famille, Justine découvrit que son rôle de mère était celui avec lequel elle avait eu le plus d'aisance et de bonheur au quotidien. Chaque purée

était préparée avec amour, patience et constance ; chaque jeu d'enfant lui procurait du plaisir et chaque excursion dans l'herbe ou sous la pluie lui laissait un adorable souvenir.

Pendant toutes ces années, jusqu'à l'entrée de Paul à l'école, Justine vécut intensément les activités domestiques dans une bulle de bonheur. Puis arrivèrent les mésententes, les souffrances et la séparation.

Malgré le divorce et toutes les douleurs morales causées par cet échec, Justine n'avait jamais regretté d'avoir eu des enfants. Aujourd'hui, elle savait clairement qu'elle était sortie vivante de cette descente aux enfers grâce à ses trois grands amours. Si sa vie avait gardé un certain sens lors des moments les plus pénibles, Justine le devait à la nécessité de faire les courses, préparer les repas, laver les vêtements et fournir un encadrement pour les devoirs scolaires. Elle était convaincue que ces corvées simples, accomplies avec amour, respect et attention, lui avaient sauvé la vie.

François ! Elle l'avait tellement aimé. À s'en affliger si longtemps ! Encore aujourd'hui, il lui arrivait de vouloir démêler l'écheveau de cette intense histoire d'amour. Dépendante affective ? Le terme était présentement à la mode. Eh oui ! Elle l'avait été. Même si l'expression ne lui plaisait guère, elle ne pouvait l'ignorer. Le grand constat était le suivant : dans leur mariage, la souffrance n'avait eu d'égal que leur amour incommensurable. Elle ne pouvait qu'accepter cet euphémisme populaire.

Pendant quinze années, elle avait aimé son homme de diverses manières. Tout d'abord le *chum* amoureux, puis l'amant qui était devenu le mari.

Puis l'ex-mari.

Et de nouveau le *chum* et l'amant.

Puis l'amant seulement.

Et maintenant simplement l'ami, pour les enfants surtout.

Conformiste au départ, leur relation était devenue marginale, puis carrément malsaine. Le romantisme avait fait place aux jeux de séduction, puis aux discussions nébuleuses, aux déchirures et enfin aux nombreuses tentatives de tout recommencer à neuf. Peine perdue !

Justine avait pris conscience de tout cela au cours de son cheminement thérapeutique avec Pauline. La rencontre avec cette femme était probablement ce qu'elle avait vécu de plus bénéfique depuis sa séparation. Les souvenirs de cette période noire de sa vie étaient vivaces et touchants !

Deux ans auparavant, au lendemain du divorce final, elle s'était retrouvée complètement anéantie par la solitude, la tristesse, l'estime d'elle-même au plus bas. Le deuil subit de ses parents avait complété le désastre. Ne sachant plus à quel saint se vouer, elle avait trouvé la force de continuer ce semblant de vie en flirtant avec la bouteille de vin.

Accablée de toutes parts, elle avait plongé littéralement dans une routine destructive. Chaque soir, après avoir nourri, cajolé et couché les enfants, elle enfilait quelques verres et sombrait dans le sommeil. Plus le temps passait, et plus elle avait le vin triste. Elle se couchait souvent honteuse d'elle-même et désemparée devant sa situation.

Découragée, elle se voyait courir à sa perte. Allait-elle se taper une dépression ? Mettant son orgueil de côté, elle avait contacté une psychologue. Aujourd'hui, elle savait que cet appel au secours tirait tout simplement son origine de sa souffrance.

Voulant régler son obsession de l'alcool et éviter d'autres comportements malsains, elle avait opté pour une psychologue spécialiste des diverses dépendances. À tout hasard, elle était tombée sur Pauline.

Celle qu'elle appellerait plus tard « sainte Pauline » avait les yeux vifs et l'oreille attentive. Délicate, dans la quarantaine, elle était souriante, simple et très généreuse de son temps. Pendant les entretiens, Pauline donnait parfois un exemple tiré de sa propre expérience de vie ; Justine avait alors l'impression de développer une relation plus amicale. Et, comparant cette attitude avec celles des thérapies conventionnelles, elle appréciait fort ce petit boni. De plus, sa psy s'exprimait avec un gros bon sens tout en conservant un côté professionnel, sans aucun snobisme. Dès le premier entretien, elle avait plu à Justine. Au fil du temps et des rencontres, la